

Sebastião SALGADO
& Isabelle FRANCO

De ma terre à la terre

SALGADO, Sebastião, & FRANCO, Isabelle, *De ma terre à la terre*. (2013) Paris. Presse de la Renaissance, Pocket. 2021. 158 pages

La mairie de Paris en partenariat avec la MEP, présente dans la très belle salle Saint-Jean une exposition sur Sebastião Salgado (1944-2025), conçue par sa femme, Lelia. Moins d'un an après sa mort, l'accrochage rend compte de son travail, de 1971 jusqu'à l'achèvement de son dernier projet, Genesis, terminé en 2013, évolution qu'à son tour Salgado narre dans ce livre.

Si le premier chapitre est consacré à Genesis et à l'enrichissement que lui a apporté ce travail sur la nature et les animaux, Salgado par la suite s'en tient à la chronologie : l'enfance et la jeunesse à la campagne, les études d'économie, la rencontre de Lelia à l'Alliance Française, l'obtention d'un master en 1967, suivi du mariage, cela dans un Brésil subissant la dictature depuis 1964. En 1969, c'est la venue à Paris, « La France et pas ailleurs », pour achever ses études à l'Ensa, dont il écrira plus loin qu'elles l'ont aidé à mener sa carrière de photographe. Le déclin du Pentax s'empare de lui en 1970, et après un poste à Londres (1971), puis à Kivu pour l'Organisation internationale du café, il décide en 1973 de se consacrer à la photographie avec un premier travail pour le CCFD. Il entre à l'agence Sygma (1974), puis à Gamma (1975), sa « grande école de photographie », et enfin à Magnum (1979). Ces Agences l'envoient dans le monde entier pour des reportages. Il s'appuie aussi sur l'ONU (OIM, Unicef, HCR, etc.), sur les ONG (MSF, Croix Rouge, MST au Brésil, etc.), et sur la sphère du catholicisme militant. Devenu un photographe reconnu, il crée en 1994 Amazonas Images, pour des projets personnels, davantage tournés vers la nature que vers les hommes.

Salgado explique sa façon de travailler, basée dans la mesure du possible sur le temps long et sur l'appropriation de l'autre, même avec les tortues aux Galapagos. Il aborde les aspects techniques, le passage au numérique et le choix du noir et blanc. Il s'attarde sur ses projets et sur la création de l'*Instituto Terra*, qui a permis le reboisement d'une forêt héritée, accompagné d'une reprise de la flore et du retour d'animaux comme le jaguar.

Cette autobiographie est d'une grande platitude, c'est Wikipédia plus détaillé, sans émotion. Elle se termine par la distribution des prix – bravo, quel beau parcours humanitaire et artistique, 20 sur 20! – une liste de six pages. On s'interroge sur cette biographie à quatre mains et le rôle d'Isabelle Franco qui confesse dans la préface avoir voulu « faire entendre la voix de Sebastião à travers ma plume de journaliste », ce qui vaut que son nom soit inscrit en tout petits caractères. On s'interroge sur Lelia, la femme adorée, qui n'a pas exercé l'architecture à laquelle elle se destinait, a assuré la logistique et élevé les deux enfants dont le dernier trisomique, tandis que notre artiste parcourait le monde. On pense à certaines omissions, à certains silences. Et en regardant le petit cahier de photographies, ces dernières paraissent lourdement plombées.

Citations

« Je suis né en 1944 (...) avant que le Brésil n'entre dans une économie de marché et ne commence, comme partout ailleurs à massacrer la forêt. La ferme de mon père était grande et autosuffisante, une trentaine de familles y vivaient. (...) Mon père était le propriétaire et il avait des employés, qui chacun possédait des animaux et cultivait un peu de terre pour nourrir leur famille. Une partie de leur travail revenait à mon père et le reste était pour eux. Personne n'était riche, personne n'était pauvre, cette forme

d'exploitation agricole existait au Brésil depuis le XVI^e siècle. » p.15

« Chacune de mes photos est un choix. Même dans les situations difficiles, il faut vouloir être là et assumer d'y être. En adhérant ou non à ce qui se passe, mais en sachant toujours pourquoi on se trouve là. Suivre les sans-terres a été ma façon de participer à leur mouvement. Montrer des images de la famine en Afrique, une manière de la dénoncer. Partout, ces images ont suscité des réactions. La photo est une écriture d'autant plus forte qu'on peut la lire partout dans le monde sans traduction. » p.57-58

« Photographier les végétaux, les minéraux et les animaux aura été une nouveauté dans ma vie de photographe vouée, jusque-là, aux questions sociales. Mais je n'ai pas pour autant oublié les humains. Simplement, je suis allé les rencontrer tels qu'ils vivent, tels que nous vivions tous il y a quelques dizaines de milliers d'années. (...) Chez les Kamayuras, j'ai assisté à l'*amuricuma*, un rituel de prise du pouvoir par les femmes. » p.109